

## Philippe de Noircarmes, diariste minute\*

Pendant 13 jours de l'année 1775, 25 jours de l'année 1776 et 3 jours de l'année 1777, grâce à son journal, nous savons tout, minute par minute, des occupations et pensées de Philippe, comte de Sainte-Aldegonde de Noircarmes (1747-1821). Le reste de sa vie est pour nous un trou noir. Nous devons en rester au stade des hypothèses pour expliquer sa personnalité... tourmentée. Dans cette enquête sur le journal, il m'est arrivé de tomber sur des gens raisonnables, mais aussi sur des excentriques, qui explorent avec plus d'audace les voies nouvelles. Sans doute faut-il être un peu marginal pour inventer l'avenir. C'est le cas de l'imprimeur Rétif de la Bretonne, du notaire Candy. C'est encore plus le cas de notre Philippe. Il appartient à une famille d'épée du Nord-Est de la France. Fils unique, semble-t-il. Il a d'abord été sous-lieutenant au Royal-Normandie (cavalerie), puis colonel aux grenadiers de France. En 1775, quand nous entrons dans sa vie grâce à ses cahiers, il a 28 ans, il est retiré du service à cause d'une blessure à la main droite, et il joue son rôle de seigneur de Rieulay et de Roisin (près de Valenciennes), en faisant valoir ses domaines et en exerçant les fonctions seigneuriales. Il s'est marié en 1770, il s'entend mal avec sa femme, qui désire une séparation. Ils ont une petite fille (« la petite »). C'est un lettré et un homme des lumières. En 1774, il a rendu visite à Rousseau à Paris, à Voltaire à Ferney, il correspond avec eux. Il fait des vers, il lit beaucoup.... et il écrit *tout*.

De son journal, dont nous ne savons ni quand il l'a commencé, ni quand il l'a abandonné, il ne reste que cinq cahiers, conservés aux Archives des Yvelines. Pourquoi ces cinq cahiers-là, éparpillés dans le temps ? Mystère. Mais ils laissent supposer, au moins entre le 6 novembre 1775 et le 10 avril 1777, la tenue d'un journal continu. Le premier cahier va du 19 au 31 décembre 1775, les second, troisième et quatrième du 6 mai au 1<sup>er</sup> juin 1776, le cinquième du 8 au 10 avril 1777. On compte 380 pages pour 41 jours, soit une moyenne de neuf pages par jour. Ce sont des cahiers cousus, de formats inégaux. Tous (sauf le dernier) indiquent dans leur titre les dates de début et de fin du cahier précédent : obsession de la continuité, angoisse de la lacune. On peut donc imaginer, pour cette période, un rythme de deux ou trois cahiers par mois, soit une trentaine de cahiers par an. Les cahiers rescapés ont été en partie transcrits en 1980 par Véronique Debernady dans son mémoire de maîtrise d'histoire. Ce mémoire ne portait pas sur les cahiers, mais sur la correspondance de la famille de Sainte-Aldegonde, dans laquelle ils se trouvent conservés. Véronique Debernady en a transcrit une partie, ce qui prouve qu'elle a dû être fascinée par eux, mais n'est pas allée jusqu'à les étudier, sans doute faute de repères pour en apprécier le côté novateur.

Avant de décrire le protocole des cahiers, il faut les situer dans une stratégie d'ensemble. Notre homme ne faisant jamais les choses à moitié, à l'occasion d'une commande de papeterie, au tournant de l'année 1775, il a planifié l'organisation de son atelier d'écriture. Ce qui est original ici, ce sont certaines dispositions et le soin maniaque mis à les décrire, non l'ensemble de ces pratiques, qui correspondent à ce qu'on observe à la même époque dans bien d'autres familles nobles.

(Écrit de suite) Voici l'année 1775 finie, et je vais donner à ce journal, bien qu'il reste le même dans le fond, une forme un peu différente. J'ai commandé à Douai chez xxxxx 4 cahiers ou volumes. Le 1<sup>er</sup> in 4<sup>o</sup> sera celui de mes remarques ordinaires sur mes lectures. J'en ferai faire aussi un de même format pour mes remarques particulières et secrètes sur mes lectures. Le 2<sup>nd</sup> in 8<sup>o</sup> sera celui de mes lettres ordinaires, le 3<sup>e</sup> aussi in 8<sup>o</sup> sera de mes lettres secrètes,

---

\* À paraître dans les Actes du Colloque « *Car c'est moy que je peins* ». *Individu et liens sociaux dans les écrits du for privé en Europe, de la fin du Moyen Âge à 1914*, Conques, 25-27 septembre 2008.

enfin le dernier in 12 sera celui de mon journal où tout est secret. Quand j'aurai réuni tous mes ouvrages, j'en demanderai aussi 2 in 8°, l'un pour mes ouvrages ordinaires ou généraux, et le 2° pour mes ouvrages secrets ou philosophiques. Voilà qui est arrêté : le format est à volonté pour les deux genres de l'ordinaire et du secret, mais la tranche est fixe. Celle de l'ordinaire sera toujours rouge, et celle du secret toujours verte. Je laisserai tous les secrets dans mon secrétaire, jusqu'à ce que j'aie pu transporter tout ce qui est de ce genre à Roisin, où j'établirai mon séjour ordinaire. J'y mettrai même toutes mes lettres passives ordinaires et tous les volumes de mes lettres actives ordinaires et en un mot tout ce qui ne me tiendra pas absolument selon mon arrangement et ma division à l'essence du district ou du château même. Au reste, avant de régler tout cela, il faudra finir toutes les affaires extérieures qui sont déjà bien avancées et alors on pourra tout faire à la fois. Jusqu'à ce que j'aie une montre juste, j'ai demandé celle de Le Clair, afin de mettre le temps exact de mes actions, ce qui est nécessaire pour la ponctualité du journal. Au reste, peut-être n'y aura-t-il pas beaucoup de régularité à cet égard dans le commencement parce que je n'ai demandé qu'aujourd'hui la montre de Le Clair (supposé encore qu'il me la donne) et que la nouvelle forme du journal commence avec le 1<sup>er</sup> janvier. Comme mes cahiers ne sont pas encore faits, je serai obligé de mettre tout ce que j'ai fait depuis le 1<sup>er</sup> janvier jusqu'à présent sur un petit cahier précaire, après quoi je le recopierai au net sur le volume in 12 à tranche verte. S'il y a encore plusieurs avertissements à donner touchant la forme du journal, qui est pourtant bien affermie, et les changements que j'y ferai, je pourrai les insérer dans ce cahier à la suite de celui que je viens d'écrire. C'est actuellement pour moi, à tous égards, un instant de crise (vers 9h ½).

Noircarmes décrit un système d'écriture à quatre volets : notes de lecture, correspondance, journal, œuvres. Les deux premiers volets sont eux-mêmes des formes de journaux : les notes de lecture devaient être datées, la correspondance l'est fatalement, et son recopiage arrache les lettres à leur fonction première, pour les transformer en une sorte de chronique. On trouve aux Archives des Yvelines trois exemples de copie par Noircarmes : sa propre correspondance active pendant l'été 1774, où les lettres aux correspondants les plus variés se trouvent enchaînées en ordre chronologique, mais distinguées par des apostilles (lettres d'affaires, particulières, ou secrètes) ; sa correspondance active de mars à juillet 1775 ; et les lettres reçues en 1773 d'un « ami » qui a voulu abuser de sa confiance, réunies et copiées comme témoignage de sa trahison. Il est habituel au XVIII<sup>e</sup> siècle de garder une « minute » des lettres envoyées, mais aussi de recopier les lettres reçues.

Ce qui est propre à Noircarmes, c'est le souci de « réunir » l'ensemble en une série de volumes reliés et classés, d'en faire une sorte d'édition manuscrite de référence. Le journal de décembre 1775, antérieur au nouveau plan, se trouve normalement sur un « cahier précaire » (non relié) ; la seconde moitié du cahier est restée vierge, puisque le journal de la nouvelle année 1776, après le relais d'un autre « cahier précaire », devait être tenu directement sur le nouveau support, un volume in-12 relié à tranche verte. Mais il semble que ce plan n'ait pas été exécuté. En mai 1776, à deux reprises, Noircarmes évoque de nouveau ce projet, toujours à venir. Le 29 mai : « Je vais actuellement commencer mes cahiers reliés, qui seront plus commodes à tous égards », et le 31 mai, il envisage d'exécuter son plan « pour le mois de juillet ». Le petit cahier qui nous reste pour trois jours d'avril 1777 semble prouver qu'il n'est pas passé à l'acte. En tout cas, aucun volume à tranche verte ou rouge n'est parvenu jusqu'à nous.

Trois traits du système de Noircarmes lui semblent particuliers.

Le premier est la dimension des volumes, modulée en fonction des genres. L'in-quarto, encombrant, sera réservé aux notes de lecture ; l'in-octavo, format moyen, sera pour la correspondance et les œuvres ; l'in-12, plus réduit, pour le journal. Le choix d'un petit format s'explique sans doute plus par des raisons pratiques (pouvoir l'emporter quand on se déplace) que symboliques (l'intimité).

Le second est la division en deux catégories, l'ordinaire (tranche rouge) et le secret (tranche verte). Noircarmes souligne que tous les genres auront les deux catégories... sauf le journal, « où tout est secret ». Donc pas de journal « ordinaire » : le journal est automatiquement secret. Le mot intime n'était pas d'usage à cette époque. Cette formule « où tout est secret » est capitale : tout est secret, même ce qui n'a pas de raison de l'être (son journal comprend en majorité des informations fort ordinaires), pour que le diariste puisse se sentir libre de parler de tout sans exclusive (son journal parle aussi des conflits avec des personnes, de la mésentente conjugale, de la sexualité). C'est un espace d'expression sécurisé, sans frontière interne. Pour les trois autres genres (notes de lecture, correspondance, œuvre), où Noircarmes faisait-il passer la frontière entre ordinaire et secret ? Il serait intéressant de le savoir, mais presque tout a disparu. Le journal, lui, offre toute la vie en vrac. Une tranche de couleur verte suffisait-elle pour protéger le volume de l'indiscrétion ? Non, bien sûr. Elle signalait simplement qu'il appartenait à la série des volumes à enfermer dans le secrétaire. On voit Noircarmes se faire construire des bibliothèques qu'il équipe de serrures. Il vit dans un univers de tiroirs secrets et de clefs.

Cette obsession semble d'abord en contradiction avec les conditions matérielles et les rituels de ses écritures : il tient son journal au vu et su de son entourage, il se fait apporter les instruments nécessaires, il est entouré d'hommes « de confiance », Houzé, avocat, Métal, intendant, Nicolas et Semery, domestiques, qui participent à la maintenance de son atelier d'écriture (dictées, copies, collaborations, classements, recherches). Mais il s'agit d'un petit cercle rapproché qu'il contrôle, et dont il se méfie autant ou même plus encore que des autres. On le voit à maintes reprises affolé d'être surpris. Un cahier s'étant égaré, il entre en fureur et s'en prend (à tort) au bon Nicolas, qu'il traite de manière humiliante : « Je dis à Nicolas, d'un ton ferme et noir, que nous sommes seuls et qu'il faut qu'il vide ses poches » (8 mai 1776 – voir ci-après Annexe). Sa femme frappe à sa porte, il ferme vite son journal avant de lui ouvrir (24 mai 1776). Son fidèle Métal, qu'il soupçonne d'être un traître (c'est expliqué dans le journal), lui semble justement tourner autour dudit journal ! Voici la scène : « Métal me taille une plume. Comme il s'approche plusieurs fois de moi comme j'écris, il me dit une fois, en voyant que je cache ce que j'écris, qu'il ne regarde pas. Je lui réponds que je ne le crains pas. Il rit en me disant qu'il voit bien que si. Il faut que je me défende aussi de ma défiance même » (29 mai 1776). Même une pause pipi peut poser problème : « Je pisse et en pissant je ne prends pas garde que mon journal est sur la table et que Semery peut le voir. Heureusement il n'y a pas regardé. Je suis d'une imprudence inconcevable » (31 mai 1776). Je donne à lire *in extenso*, en Annexe, l'épisode du 8 mai : on verra jusqu'où peut aller la méfiance de notre homme. À certains moments, obsédé par l'idée que sa correspondance est espionnée, il prend des mesures compliquées pour déjouer les curieux. Le secret peut s'obtenir de deux manières : en cachant l'objet, en cryptant le texte. J'évoquerai ce second point plus loin. Un journal secret semble donc, en 1775, parfaitement possible – alors qu'à la même époque on voit un Louis-François Guiguer hésiter à confier sa vie personnelle à un support aussi indiscret et public...

Le troisième trait est l'obsession chronographique. C'est le plus étonnant sur le plan psychologique, le plus révolutionnaire pour l'histoire de la pratique du journal. La première réaction d'un lecteur « normal » devant le journal de Noircarmes va être de penser qu'il est un peu fou. Dans le programme cité ci-dessus, Noircarmes se dit gêné de n'avoir pas une montre juste, il va emprunter celle d'un proche, « afin de mettre le temps exact de mes actions, ce qui est nécessaire pour la ponctualité du journal ». Ce que vous ne pouvez encore imaginer, c'est que ce « temps exact de mes actions » inclut au premier chef la rédaction de chaque fragment du journal, dont le début et la fin de rédaction seront toujours datés à la minute près. Chose étrange, Noircarmes, qui date chaque acte d'écriture, accorde beaucoup moins d'attention à

l'heure exacte des événements racontés : peu d'indications horaires dans le récit lui-même. Une seule fois, en 1776, il détaillera dans les marges l'horaire minuté d'un court voyage. Ce système, que je décrirai plus loin, réalise de manière exemplaire dans le journal le passage de la datation du niveau de l'énoncé à celui de l'énonciation. Dans une étude intitulée : « Au jour d'aujourd'hui », j'avais analysé en 2006 cette mutation, qui différencie le journal moderne du journal « ancien régime », en plaçant au centre le présent de l'écriture. Quand j'ai pris connaissance du journal de Noircarmes en décembre 2007, j'ai été stupéfait de voir un exemple si parfait confirmer mon analyse, ce qui m'a sans doute inspiré de l'indulgence pour sa personnalité... tourmentée.

Si Noircarmes, dans le long texte que j'ai cité, envisage des changements de support pour ses écritures, il dit en revanche que la forme de son journal est « bien affermie ». Je vais la décrire maintenant, en prenant pour base le journal du 19 au 31 décembre 1775. Pour vous permettre de suivre mes explications avec un exemple sous les yeux, voici l'article premier de la seconde journée, celle du 20 décembre 1775 (chaque journée est divisée en plusieurs « articles », correspondant à des sessions d'écriture). La veille, Noircarmes s'est rendu de son château de Rieulay jusqu'à Valenciennes, pour affaires ; il s'est notamment expliqué avec un nommé Pléo, chargé d'adjudications et soupçonné par lui d'avoir reçu des pots de vin. La voiture jaune qu'il venait chercher n'étant pas prête, il a décidé de passer la nuit au Pot d'étain, et il se distrait le soir en allant au théâtre voir jouer *Le Père de famille* de Diderot et *Le Consentement forcé* de Marivaux. Voici sa nuit et son réveil.

1775, Décembre, mercredi 20 art I et II

mercredi 20

I

(vers 4<sup>h</sup> ap. midi) je dors as. bien, quoiq. j'aie eu froid dans mon lit, et la tete trop bas. je reve mais j'en ai peu de souv. Seul. j'ai & av. ma sœur très volupt. et j'en av. gr. besoin. Je me leve a 8<sup>h</sup> du mat. J'av. ent. de bon. heure le postil. sort. de ma cham. où il a. couché av. nic. pour al à ses chev. et levé, Houzé ent. et on me dit que pleo est venu pour me parl. peut etre a-t-il app. des criees et des baux. il faut le voir. j'env. quelq. (c'est nic) pour le prier de rev. je n'et pas levé. je cause av. houzé, et nous fais. enc. 4 vers. j'écris l'art. II d'hier mardi 19 page 2. pléo ent. je fin. il app. quelq. baux et quelq. criées. je lui parle encore du pavem. des prair. et il cont. à se def. mal. il sort, et la voit. jaune est arr. je vais desc. pour la voir, et ens. part. (vers 4<sup>h 1/8</sup>)

Première constatation : l'écriture est abrégée. Il ne s'agit pas vraiment d'une cryptographie, mais d'une forme très simple de sténographie : on gagne du temps en abrégeant les finales de certains mots, la partie abrégée étant représentée par un point. J'ai été frappé par l'irrégularité de ces abréviations et aussi par leur inutilité relative : peut-être gagne-t-on un peu de temps (on le verra, c'est un vrai problème dans la « course-poursuite » de ce journal minutieux et minuté), mais pour l'espace, le gain est dérisoire. Le programme de classement des cahiers cité ci-dessus était lui aussi abrégé, je l'ai traduit pour ne pas cumuler les difficultés : l'abréviation était seulement d'un dixième – mon ordinateur a compté. Plus rapide à écrire, peut-être le texte est-il plus lent à lire ? Plus lent *pour nous*, certainement, qui ramons à compléter, trébuchons et finissons par renoncer : une lecture cursive de ce texte est très difficile. Mais pas *pour lui*, qui était en terrain familier. Nous sommes là par effraction : tant pis pour nous. Si Noircarmes se fait un idiolecte abrégé, légèrement absurde, c'est son affaire. Mieux que n'importe quelle déclaration, cela prouve qu'il a renoncé à toute communication et cherche même à décourager les indiscrets. Il écrit en pantouffles, marmonne, avale ses syllabes : il se comprend. On peut rapprocher cet idiolecte du style

télégraphique qu'élabore Rétif de la Bretonne à partir du moment où il donne à *Mes inscriptions* une fonction de journal secret. Dans les deux cas, c'est la preuve indubitable qu'on est entré dans un espace d'écriture autodesinée.

J'ai dit qu'il ne s'agissait pas *vraiment* d'une cryptographie : mais Noircarmes y pense. Quand Métal l'initie, le 25 décembre 1775, à un procédé de cryptographie numérique, il retient l'idée : « Il me parle d'un secret qu'il a pour écrire des choses qu'on ne veut pas qui soient connues ». Suit une très longue formule de chiffres et la conclusion suivante : « Voilà tout : le secret est actuellement dans ma mémoire, et cela suffit ». Prudemment, il ne note pas dans son journal la « clef » du système, qui reste donc pour moi (provisoirement) mystérieux. Il le mettra en pratique à deux reprises dans la suite de ce cahier pour noter certains détails de ses rêves (les 28 et 30 décembre 1775). Il ne s'agit nullement de sexualité, mais du conflit personnel et juridique qui l'oppose à sa femme. L'utilisation de ce code est laborieuse : Noircarmes ne s'en sert que pour quelques mots, à l'intérieur de phrases écrites en clair. Mais il rêve d'en généraliser l'usage. Le 31 mai 1776, parlant du « système futur » de son journal, il est catégorique : « je le ferai sûrement par volume et en langage indéchiffrable ».

Seconde constatation : l'emploi du présent de narration est général. Noircarmes ne fait pas usage des temps du récit et du passé simple, habituels dans les livres de raison et les chroniques. L'emploi du présent va fondre dans une même forme grammaticale le récit minutieux d'un passé extrêmement proche, et les commentaires ou décisions du diariste au moment où il écrit.

Troisième constatation : le contenu n'est guère palpitant... *pour nous* ! Aucune vue surplombante, on a le nez sur le guidon, dans la minutie d'un emploi du temps qui avance sans qu'il soit rappelé où il mène. Actions, rencontres, conversations, circonstances sont enchaînées par juxtaposition ; guère d'organisation narrative ni d'argumentation, rien qui éclaire ou charme, rien qui soit fait... *pour nous*. C'est là justement le signe de l'intimité, et la source possible d'un intérêt palpitant... au second degré – celui que nous éprouvons aujourd'hui à lire le journal d'un Samuel Pepys. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les journaux « intimes » ont tendance, si sincères soient-ils, à être écrits pour la galerie – une galerie posthume ou virtuelle, certes, mais leur logique est celle du monologue de théâtre plus que du livre de comptes. Noircarmes, comme Pepys, est sans arrière-pensée. Nous sommes émus et gênés de pénétrer dans la rumination quotidienne d'un homme qui n'a pas prévu notre regard et ne se protège pas. Il dit tout : le menu détail, et nous bâillons, et tout ce qui ne se dit pas – nous ouvrons de grands yeux. J'ai évoqué Pepys : même minutie, même obsession de l'exhaustivité, même protocole minutieux du matin jusqu'au soir, même égalité de ton à travers les sujets les plus divers, même désarmante franchise. Hélas, Noircarmes est, lui, végétarien, grincheux, obsessionnel – rien du savoir-vivre sensuel et de l'égoïsme tonique de notre cher Samuel. On n'éprouve pas un irrépressible besoin de continuer à vivre en sa compagnie. C'est un sanglier solitaire. Même Rousseau a pu lui donner des leçons de sociabilité ! Il évite de prendre du café, qui l'« agite ». À l'auberge du Pot d'étain, il commande immédiatement des pommes de terre (« je n'ai pas encore faim, mais il faut du temps pour les cuire »). Dans un addenda minutieusement daté, il précisera : « j'ai mangé des pommes de terre cuites sous la cendre avec du pain. Elles étaient assez bonnes ». Le lecteur sera-t-il lui aussi au pain sec ? Oui, s'il est impatient. Non, s'il prend un léger recul. Voici à nouveau l'article 1 du mercredi 20, cette fois dans une transcription développée :

(vers 4<sup>h</sup> après midi) Je dors assez bien, quoique j'aie eu froid dans mon lit, et la tête trop basse. Je rêve, mais j'en ai peu de souvenir. Seulement j'ai & avec ma sœur très voluptueusement et j'en avais grand besoin. Je me lève à 8<sup>h</sup> du matin, j'avais entendu de bonne heure le postillon sortir de ma chambre où il avait couché avec Nicolas pour aller à ses

chevaux et levé, Houzé entre et on me dit que Pléo est venu pour me parler. Peut-être a-t-il apporté des criées et des baux, il faut le voir. J'envoie quelqu'un (c'est Nicolas) pour le prier de revenir. Je n'étais pas levé, je cause avec Houzé et nous faisons encore 4 vers. J'écris l'article II d'hier mardi 19 page 2. Pléo entre, je finis. Il apporte quelques baux et quelques criées, je lui parle encore du pavement des prairies et il continue à se défendre mal. Il sort, et la voiture jaune est arrivée, je vais descendre pour la voir et ensuite partir (vers 4<sup>h 1/8</sup>)

Presque tous les fils du journal se croisent ici, du plus intime (les rêves, la sexualité) au plus social (les discussions avec Pléo), en passant par ce qui réunit tout, l'écriture (les vers, la rédaction du journal). Suivons d'abord les fils intimes, pour faire connaissance. Chaque jour sans exception, Noircarmes indique s'il a rêvé, ou s'il se souvient de ses rêves, et si oui, il les raconte. Entre le 19 et le 31 décembre, il raconte quatre sessions de rêve (les 24, 25, 28 et 29 décembre), dont deux en usant pour quelques mots de son système cryptographique. Je choisirai un rêve exprimé en clair, où il se trouve opposé au chevalier de Sainte-Aldegonde (25 décembre).

Rêves. J'étais au milieu d'une assemblée assez nombreuse. Métal, Mselle Mignot et le chevalier de Sainte-Aldegonde étaient les acteurs principaux du rêve. Le chevalier, avec qui j'étais mal, me dit dans la conversation, ou simplement en parlant de moi, quelque chose qui me déplait. Je l'apostrophe avec fierté et lui demande ce qu'il entend par là. Il ne répond que par des plaisanteries et en ricanant. Sur cela, je lui parle sur le même ton et le déchire d'impudences. Il me taxait d'un trait de friponnerie qui n'était qu'une distraction. Je prends Mlle Mignot à témoin comme quoi j'étais fort sujet aux distractions. Cette querelle dure assez longtemps et enfin il quitte la place. Métal et tous ceux qui y étaient présents disent que s'il avait été reçu de cette manière par tout le monde, il serait devenu plus doux. Je m'éveille après quelques autres rêves se rapportant à celui-là, et dont je n'ai nulle idée. Comme j'avais été fort longtemps à m'endormir à cause du vent, je m'éveille.

Les rêves qu'il note sont en général liés à la vie sociale. Mais une autre dimension y apparaît souvent, sans faire l'objet de récit : la jouissance sexuelle. Elle est notée par un signe conventionnel, une double boucle (&) qui ressemble au signe employé par Pierre-Philippe Candy pour ses masturbations. On en a vu un exemple dans le début du mercredi 20 décembre, elle revient le lendemain, puis le vendredi 29 et le dimanche 31. Qui est cette « sœur » avec laquelle il « & » voluptueusement dans ses rêves ? On ne sait : il n'avait ni sœur, ni frère. En rêve, tout semble permis : les jouissances rêvées sont notées avec satisfaction. Pour sa vie diurne, il s'exprime aussi sans ambages (ou... presque) sur sa vie sexuelle. Le 24 mai 1776, partant en voyage pour Paris sans sa femme, il ne peut pas se retenir : « Je lui propose de venir un instant dans le cabinet et elle y consent. Elle m'y dit qu'elle devine bien pourquoi je l'appelle. Nous le faisons sur le lit à la cavalière ». Il regrette : « Il ne tenait qu'à moi d'être sage et de partir de suite. Je n'ai pu l'être ». Dans la diligence, la vue de deux jeunes amoureux l'accable de désir et de tristesse. Une fois à Paris, il se cache de son domestique, prétextant qu'il va à la messe, pour aller faire un tour au Palais Royal, mais en vain : « Je cherche des yeux la S... que je ne vois pas ». Cette « S. », c'est sans doute celle dont il parlait déjà en février 1774 dans ses lettres à Rousseau (qui en était interloqué !), une « fille de théâtre » qui le faisait marcher en prétendant être enceinte de lui... De tout cela, il parle avec tristesse, mais sans honte. Il n'en va pas de même pour les jouissances qu'il s'accorde en solo. A-t-il lu *De l'onanisme* du bon D<sup>r</sup> Tissot ? Certainement, puisqu'en 1773 il semble être allé jusqu'à Lausanne le consulter. En tout cas, le jeudi 21 décembre 1775, après avoir résisté dans l'après-midi à « de violentes ardeurs de tempérament », il finit le soir par céder. Il se fâche contre lui-même et prend la résolution de ne plus faire la chose, pour n'avoir

plus à l'écrire. Le silence qui suit jusqu'au 31 décembre est-il signe de succès, ou de censure ? Nous ne saurons jamais...

Nicolas s'en va. (Métal était parti) et je sens des ardeurs d'une violence extrême. Enfin je succombe encore, moitié volontairement, moitié involontairement, et j'ai des remords affreux. Je ne puis plus compter sur moi-même. Cependant je prends la résolution la plus ferme et je suis longtemps à m'endormir. Il est certain que je me lèverai toutes les fois, quelque temps qu'il fasse, et me promènerai dans ma chambre jusqu'à ce que le froid m'anéantisse. C'est un parti pris, et j'espère pour le coup que voilà la dernière fois que j'écris cette horreur sur ces mémoires. Je n'en parle plus, et je ferai l'impossible pour me vaincre.

Cette résolution n'est qu'un exemple parmi d'autres de la fonction délibérative de ce journal, un peu masquée par l'envahissante fonction mémorielle. C'est le journal de bord d'un homme très mécontent des autres, peu satisfait de lui-même, très seul, qui dresse des plans de bataille contre le monde entier, s'irrite dès qu'une serrure lui résiste et finit par se battre lui-même :

J'écris ensuite la minute de ma réponse à la lettre de mon frère écrite le 15 décembre 1775 non signée. Je veux la montrer à Métal. Il n'y est pas. J'écris de suite la lettre au net. J'appelle Nicolas pour ouvrir les serrures de la nouvelle armoire que J. B. m'a faite. Elles sont fortes et difficiles. Je m'impatiente et comme j'étais déjà disposé au remords, la fureur me prend et je m'emporte contre les obstacles que je trouve sans cesse à tout ce qui peut me convenir. Je me frappe et finis par m'affliger. C'est la suite ordinaire de ces tempêtes, suite nécessaire du malheur de ma vie. On me dit que Doge est là. Dans le premier moment je brusque et je dis qu'on me laisse. Je reviens à moi par degrés. Je n'ai pas un homme à qui me confier. Je n'ai jamais connu que des machines, des demi-machines fourbes et de prétendus philosophes qui joignent la faiblesse à la fourberie. Quel sort ! Et est-il étonnant que je sois tombé dans l'aviilissement ? Si je pouvais m'en relever ! On a servi. Métal entre et je cause un moment avec lui. J'ai le cœur plein et n'ose m'ouvrir.

Ne pouvant s'ouvrir à personne, il s'ouvre à son journal : c'est ce qu'on appellera plus tard un journal intime – la vue intérieure qu'un homme a de sa vie. Que fait-il, en cette fin d'année 1775 ? Il s'occupe surtout de la gestion de ses domaines, avec conscience professionnelle et manie procédurière : il a l'œil à tout et à chacun. Chaque affaire est expliquée, chaque conversation résumée et parfois mimée, avec les allers-retours des répliques. Après être revenu de Valenciennes avec la voiture jaune, il fait du 27 au 29 décembre une visite de routine à son second domaine, celui de Roisin, où il envisage d'établir son séjour principal. Au retour, il se confie aux soins d'une sorte de charlatan qui s'engage à lui remettre d'aplomb en peu de temps sa main blessée. Le 31 décembre, il reçoit la visite du marquis de Trainel, qui lui apporte une lettre de sa femme. Celle-ci le menace d'un procès s'il n'accepte pas une séparation à l'amiable. Il envisage alors un voyage incognito à Paris pour y transférer la cause au Parlement de Paris, où son frère (?) lui procurera des appuis. J'avoue avoir parfois du mal à suivre les lignes principales de l'action, noyées au milieu des minutieux classements de bibliothèques, des inventaires d'archives, des copies de lettres (« ces chiennes de copies », bougonne-t-il souvent) avec les apostilles qui doivent permettre de les retrouver, tout cela rythmé par des repas austères (épinards au sucre, lentilles, pommes de terre, dates, lait bouillant au sucre, chicorée et marmelade de poires, choux rouges, jamais de vin) et entrelardé de bornages de champs, de baux, d'adjudications de moulins, de droits féodaux, etc. Mais rien d'un livre de raison : son mariage est un naufrage, il parle peu de sa fille, il est concentré sur son malheur à lui, seul héritage qu'il ait à transmettre. Rien non plus d'un livre de comptes : il tient par ailleurs des registres de dépenses et de recettes, et il ne parle ici argent que d'une sorte de point de vue existentiel. C'est un journal particulier et secret.

Ce petit croquis était sans doute nécessaire avant que j'en arrive à la description annoncée : celle du protocole d'écriture.

L'unité narrative est la journée, du matin au soir. Le rythme est quotidien. Jusque-là tout est simple. Mais la journée n'est jamais racontée en une seule fois. Elle fait l'objet de plusieurs « articles » numérotés. Chaque article correspond à ce que j'appellerai une « session d'écriture ». Ce qui détermine les limites d'une session, ce n'est pas une articulation dans la matière racontée (ça s'arrête n'importe où), mais la disponibilité du scripteur. En effet, la rédaction du journal n'a pas d'heure assignée : elle doit se loger dans les interstices, imprévisibles, des autres occupations du jour, ou du lendemain. Il arrive rarement que la narration d'un jour traîne jusqu'au surlendemain. La dynamique est inverse, il faut coller au plus près au vécu. D'où une pression permanente : aux contraintes propres à chaque occupation s'ajoute la nécessité d'en rendre compte dans les plus brefs délais, de se tenir « au courant ». Il faut être à l'affût des minutes ou des quarts d'heure de relative oisiveté, prendre le risque d'entamer une narration qui sera coupée en plein élan. Au bout d'un certain temps, le retard deviendrait impossible à rattraper, d'autre part l'exactitude du récit suppose que l'écriture se place au plus près des faits. C'est ce que j'appelle une « course-poursuite ». Dans le système classique, où l'on écrit le soir, ou le lendemain matin, la journée qui vient de s'écouler, il y a une séparation nette, apaisante, entre le temps où l'on vit et le temps où l'on raconte : quand on vit, on n'a pas à se soucier de l'écriture ; et quand on écrit, on est dans un temps protégé d'où l'on peut appréhender globalement la journée à écrire. Chez Noircarmes, c'est l'inverse : le vécu nouveau est harcelé par le souci de raconter l'ancien, tout est morcelé, on ne peut jamais raconter une journée d'une traite : il y a trois ou quatre « articles » par journée (mais cela peut aller jusqu'à six !). Peut-être certains diaristes « classiques » faisaient-ils comme Noircarmes, utilisant leurs temps morts pour s'avancer, mais soudaient-ils aussi sans le dire des morceaux écrits à des moments différents. Noircarmes pousse la sincérité jusqu'au bout : il tient pour lui-même un journal au second degré, un journal de l'écriture de son journal.

Tout article sera donc entouré de deux mentions entre parenthèses, l'heure de début, l'heure de fin de la session d'écriture. Entre les deux, la session est d'un bloc, quelle que soit sa longueur : jamais de paragraphe. On pourra savoir à quelle distance chaque récit se trouve de ce qu'il raconte, et combien de temps en a duré la rédaction. Noter les heures de début et de fin n'a pas seulement pour but de transmettre une information, cela semble être, dans l'instant, un stimulant pour améliorer la performance, comme dans un entraînement sportif. Du 19 au 31 décembre 1775, j'ai calculé sa moyenne : il passe 1 h 30 par jour à tenir son journal.

D'autre part le moment d'écriture de chaque article, d'abord minuté sur le vif, va toujours apparaître une seconde fois un peu plus loin dans le texte comme événement raconté, dans le cours des événements de la journée où il aura trouvé place. Cette fois son contenu aura disparu, il ne restera que l'acte, mais resitué dans son contexte. J'en donnerai pour exemple (pittoresque) la fin de l'article 1 du jeudi 28 décembre (Noircarmes est à Roisin) :

Je m'éveille. Il est 7 h. du matin que j'entends sonner. J'entends aussi Houzé qui se lève et se prépare à partir. Je réfléchis et pense très solidement à ma situation présente. Je suis fatigué. Nicolas entre à 8 heures. Je me lève après m'être encore reposé un quart d'heure. Je veux écrire : ma table branle beaucoup. Je dis à Nicolas de parler de cela à J. B. et aussi touchant les serrures. J'écris (la table tient enfin) vers 9 heures du matin l'article II d'hier page 48, 49. Je me repose et chie. J'écris l'article III page 50 et 51 et l'errata page id. Je me repose, relis les vers de mon porte-feuilles et chie. J'écris celui-ci et j'achève (vers 11 h.).

Le résultat est vertigineux. Il est aussi complexe que le dispositif de certains textes du Nouveau Roman (je pense au Michel Butor de *L'Emploi du temps* ou au Claude Mauriac du *Temps immobile*), et suggère l'idée d'un « plagiat par anticipation » du roman de Harry Mathews, *Le Journaliste* (1997). Il s'agit d'un procédé d'engrenage du temps de l'énonciation et du temps de l'énoncé, destiné à donner à l'écriture prise sur le temps. Pathologie ou mystique ? Comme on voudra. Mais on peut difficilement rester indifférent à cette recherche de maîtrise, cet exorcisme méticuleux qui réorganise l'ensemble du temps autour de la pointe aiguë, et mouvante, de l'instant de l'écriture. Ce geste, qui peut être vu comme une manie, est aussi une sorte d'exercice spirituel. Il est analogue au système d'écriture des anniversaires chez Rétif de la Bretonne, à la recherche de l'écriture instantanée chez Azaïs. J'emploie le mot « spirituel » pour désigner une mutation qui ne doit pas grand-chose à la religion chrétienne, mais correspond à une nouvelle prise de conscience de l'individu, de sa solitude et de sa précarité, et qui fait de l'écriture elle-même l'objet d'une nouvelle religion.

Je redescends sur terre pour compléter la description du protocole. Une fois un article fini, ou le dernier article arrivé au bout de la journée en question, il reste la possibilité d'ajouter un ou plusieurs « errata ». Le premier cahier (décembre 1775) n'a pas de marge ; dans les suivants (mai 1776), Noircarmes en ménage une. Il s'en sert rarement pour dater ou minuter le contenu du récit, jamais pour un ajout. La fidélité à l'instant de l'écriture exclut tout retour en arrière, toute altération du texte déjà écrit. Plus tard, on trouvera chez Stendhal pareil souci d'authenticité. Si, se relisant, Noircarmes voit quelque chose à modifier, il ne réalise jamais la modification en amont, n'introduit même pas à l'endroit concerné un signe de renvoi. Il rédige à la suite un « errata ». Le plus souvent, il ne s'agit pas de corriger une erreur, mais de compléter : ce sont en fait des « addenda ». Ces ajouts, souvent brefs, sont considérés comme de nouvelles sessions d'écriture et soumis au même minutage initial et terminal.

Ce minutage révèle un vif désir d'exactitude, mais aussi une grande difficulté à être exact. Noircarmes ne semble jamais avoir sous la main un instrument de mesure fiable. Fin 1775, on a vu qu'il envisageait d'emprunter une montre à un proche. En mai 1776, le problème n'est pas résolu : « Je compte les heures sur ma montre qui avance beaucoup et que je ferai remettre par Métal après-demain ou même demain sur l'heure de l'horloge du Palais-Royal ». Cher ami, ce n'est pas une solution : elle continuera à avancer... D'autre part, comme Noircarmes est l'honnêteté même, il ne cache pas le côté approximatif de ses évaluations – j'allais dire à la louche, disons à la petite cuiller. En 1775, les fractions d'heure utilisées sont la demie, le quart, le sixième, le huitième et le dixième, à quoi il ajoute ou retranche une ou quelques minutes. Presque toutes les indications commencent prudemment par « Vers... ». Ce qui donne des formulations comme : « Vers 3 h  $\frac{3}{4}$  et  $\frac{1}{8}$  » ou « Vers 10 h du matin – 8 minutes », là où nous dirions sans doute « à 15 h 52 » ou « à 9 h 52 ». Quelquefois l'indication initiale est « de suite », signifiant que le nouvel article est écrit dans la foulée du précédent. C'est souvent le cas pour les sessions d'écriture du matin, qui, après avoir clos le récit de la veille, entament celui de la journée jusqu'à rejoindre le présent de l'écriture : ce seront donc deux articles séparés, écartelés entre la fin d'hier et le début d'aujourd'hui, mais soudés au niveau de la date d'écriture par le « de suite ». Noircarmes devait aussi chérir les errata, qui lui permettaient de placer sous globe, dans la bulle d'une minute, une simple phrase.

Je ne saurais mieux terminer qu'en citant l'« Avertissement » qui suit l'errata de l'article III du samedi 30 décembre 1775. Dans l'après-midi de ce samedi, Noircarmes a abandonné sa main droite aux soins éclairés de son charlatan, d'où une incapacité passagère à écrire. Il va dicter son journal à Nicolas. Dès le dimanche matin, il récupère sa main et recopie dans son cahier ce qu'il avait dicté à Nicolas. Terrible cas de conscience ! Quelle date

indiquer pour l'acte d'écriture : celle de la dictée ou celle du recopiage ?... On l'aura deviné : les deux, bien sûr !

#### Avertissement sur l'article I et suivants et l'errata

(Dimanche 31 vers 10h  $\frac{3}{4}$  du matin) C'est Nicolas qui a écrit tout cela. Je lui ai dicté dans mon lit, mais c'est moi qui l'ai recopié aujourd'hui dimanche bien que j'aie laissé aux articles les dates de l'heure de Nicolas. Je ne ferai plus ainsi dorénavant et quand je ne pourrai pas écrire, je ferai écrire Nicolas tout de suite sans diviser afin de n'avoir pas 2 heures à marquer. J'ai écrit l'article II (vers 9 heures du matin aujourd'hui dimanche, fini à 9 heures  $\frac{1}{8}$ ) commencé l'article III à 9 heures  $\frac{1}{4}$  après m'être chauffé un peu et fini à 10 heures. Cet avertissement a été commencé à 10 heures  $\frac{3}{4}$  et il finit vers 10 h  $\frac{1}{2}$  + quelques minutes.

\*

*Avertissement sur l'article qu'on vient de lire* : je prends exemple sur ce Philippe-là, en tenant journal d'une recherche qui débute. J'ai été mis sur la piste par une notice des Archives des Yvelines, dans l'inventaire des Écrits du for privé. La longueur de cahiers portant sur si peu de jours m'avait étonné. Saint-Quentin-en-Yvelines n'étant qu'à une demi-heure de voiture de Fontenay-aux-Roses, je suis allé sur place. Stupeur. Deux séances de travail, les 6 et 14 décembre 2007. La première consacrée à explorer de l'œil les cinq cahiers, à les baliser d'un certain nombre de photos numériques, et à prendre connaissance du mémoire de Véronique Debernady. La seconde à photographier les 84 pages de sa transcription du cahier 1, et à explorer le carton d'archives qui contient, outre les journaux, une partie de la correspondance de la famille de Sainte-Aldegonde (dont les recueils de lettres copiés par notre Philippe – avec des lettres à et sur Rousseau qui ne figurent pas dans la *Correspondance complète* de Jean-Jacques). J'ai lu en bibliothèque, dans ladite *Correspondance*, la lettre incroyable adressée par Rousseau à Noircarmes le 13 février 1774, et l'incroyable réponse de celui-ci le 21 février. Ensuite j'ai travaillé chez moi sur ce que j'avais photographié. L'article qu'on vient de lire porte surtout sur le cahier 1, le seul que je connaisse vraiment. Il a été rédigé à La Cadière d'Azur (Var) du 21 au 26 avril 2008. On est aujourd'hui le dimanche 27 avril 2008, mon ordinateur affiche 10 h 48. J'ai l'intention d'aller dès que possible vérifier sur le manuscrit les citations que j'ai faites d'après la transcription du cahier 1 et photographier la transcription du cahier 4. Je ne saurais trop dire ma dette vis-à-vis de Véronique Debernady : la lecture du journal en graphie abrégée est exténuante : on en lit quelques lignes, une page, mais sur la longue durée, il faut transcrire. Une chose est sûre : la suite de ces cahiers ne peut que confirmer le tableau que je viens de dresser : il s'agit bien d'un journal intime. À preuve les « Avertissements » placés en tête des cahiers 3 et 4 (14 et 21 mai 1776). Je les citerai pour finir. Pour moi qui n'ai pas encore lu ces cahiers eux-mêmes, ils sont pleins de suspense. Rendez-vous plus tard, dans un mois, dans un an, pour la suite et fin de cette aventure. Il est maintenant 11 h 12.

[Cahier 3, 14 mai 1776]

Avertissement

Les affaires qui m'occupent de temps à autre m'empêchent de détailler mon journal et je ne pourrai l'écrire à mon aise que quand elles seront absolument terminées.

Cette journée pour laquelle j'ai été en arrière à cause d'une affaire dont je parlerai sera un peu étrange. Les choses au reste sont à peu près dans le même état qu'au cahier précédent. Je ne suis pas trop content de moi et me combats souvent, mais en vain.

[Cahier 4, 21 mai 1776]

#### Avertissement

Ce cahier sera plus détaillé et plus net que les précédents. Les choses sont à peu près dans le même état qu'auparavant. Je dissimule et prépare à de grands assauts mon âme déjà cuirassée. Je me défie de tout ce qui m'approche et cache ma défiance même. Cette conduite me réussit assez bien, si pourtant quelque chose peut me réussir quand le cœur est devenu non seulement solitaire, mais double par nécessité.

#### *Errata*

(13 mai, 21h26) Une nouvelle virée à Saint-Quentin, le 6 mai 2008, m'a permis de lire l'essentiel du cahier 4, la transcription du voyage de Noircarmes à Paris et Versailles (24 mai-1<sup>er</sup> juin 1776), et d'en nourrir, après coup, l'étude écrite à La Cadière. J'ai aussi repêché, grâce aux indications de Véronique Debernady, un épisode du Cahier 2 qui peint notre homme en entier : j'en donne en annexe une transcription développée. Mais autant l'avouer, une bonne moitié de ces cahiers m'est encore inconnue. Ils doivent contenir de quoi nuancer, contredire, éclairer le tableau que je viens de faire. Noircarmes reste pour moi une île mystérieuse (21h29).

\*

## ANNEXE

Mercredi 8 mai 1776

[Cahier 2, commencé le 6 mai 1776, pages 23-26)

Article II [...] Je reste avec Nicolas et il m'arrive une aventure terrible que je vais raconter sans déguiser. Je laisse Nicolas copier et vais dans ma bibliothèque revoir mes lettres, penser à mon arrangement méthodique et les ranger, quand tout à coup je me souviens que j'y étais venu pour mettre dans mon secrétaire le dernier volume du journal de ma vie. Je le cherche et ne le trouve plus. Je ne me démonte pas d'abord. Je revois de tous côtés en silence et je commence à soupçonner qu'on pourrait me l'avoir pris. Enfin je dis tout haut que je l'ai perdu et cherche après avec Nicolas. Ne le trouvant dans aucun endroit et sentant la conséquence de cette perte, je dis tout haut qu'apparemment cela est pris et qu'en tout cas celui qui l'a pris est un grand scélérat, vu le sacré de la chose. Je ne sais pourquoi (mais dans le fond il y avait apparence quoique plus tard on voie que mes soupçons étaient injustes) je soupçonne ce pauvre Nicolas, qui ne m'a jamais donné que des marques de fidélité, et je le lui fais sentir en lui demandant s'il ne l'a pas. Je recherche encore et étant revenu dans la chambre, il me prend une sourde fureur, que je maîtrise cependant. Je dis à Nicolas, d'un ton ferme et noir, que nous sommes seuls et qu'il faut qu'il vide ses poches. Je sens toute l'horreur de ce procédé, mais je me défie de tous les hommes au point de les croire capables de tout. Nicolas paraît très sensible à cela et m'ayant présenté une poche il veut me donner l'autre. Je sens alors quelque honte de mon action et je lui dis que cela n'est pas nécessaire (à 5 heures 5 minutes).

[...]

Article III (à 4 h  $\frac{3}{4}$  du matin le jeudi 9) Nicolas indigné se détourne en pleurant de colère et dit qu'il n'entrera plus dans ma chambre pour y travailler. Je tâche à remettre ce pauvre garçon qui, n'étant pas coupable, doit être piqué. Je lui dis (et cela est vrai) que je ne me défie pas plus de lui que d'un autre et qu'au contraire même, dans le cas présent, j'aurais pris un autre au collet. Il me dit que si tout autre que moi lui en avait fait autant, il aurait péri ou lui. J'aime cette sensibilité et je ne suis pas fâché que cette occasion-ci me l'ait montrée. Je l'embrasse et lui dis des choses tendres, mais il ne se calme pas et je vois qu'il faut de l'intervalle pour remettre cet esprit ému. On est déjà venu m'avertir et frapper plusieurs fois pour le dîner. Ma femme est descendue. Cette scène est affreuse. Forcé de descendre pour ne laisser aucun soupçon, je sors avec Nicolas le cœur déchiré de la scène et la tête fort troublée de la perte que je crois avoir faite. Tout ce que j'ai à redouter est que ce volume soit chez ma femme, ayant pu tomber de mes poches comme je me roulais sur son lit. Si cela était, mon sort serait affreux. Je fais ce que je puis pour en écarter l'idée et je descends. On avait déjà presque mangé. Je dis tout ce que je crois nécessaire pour écarter les idées que l'on pourrait avoir et nous causons de l'aventure d'Hauv. qui est saisi. Je mange des asperges et petits pois et des laitages. J'ai bon appétit malgré ma cruelle inquiétude. Je remonte avec elle en lui donnant la main jusque chez elle. Je n'y reste qu'un instant et je reviens chez moi, où je me mets à chercher le volume. Après avoir cherché encore fort longtemps, je le trouve... où ? Parmi le recueil de mes couplets, fables et autres œuvres. Je reste confondu et me reproche bien la scène que j'ai faite, non seulement pour ce pauvre Nicolas, mais encore pour moi-même au cas qu'il rende ce qui s'est passé. Il est vrai que nous étions seuls. Je n'en suis pas moins coupable pour avoir outragé l'honneur de cette manière. Au reste tout se raccommode et je lui ferai quelque cadeau pour tout réparer. Je ne lui crois pas l'âme assez élevée pour tenir contre ce genre de réparation. Il a pourtant de la sensibilité et même plus que je ne croyais, je l'ai vu. J'ai transcrit cette aventure dans le plus grand détail parce qu'elle

m'éclaire moi-même sur la malheureuse affection d'organisation qui m'a déjà rendu si infortuné et sur laquelle je dois travailler plus que jamais. Si je ne puis me vaincre ou me changer, du moins je me contraindrai et m'améliorerai beaucoup après cette retrouve qui m'a conduit à d'amères et solides réflexions. Je reprends tous mes cahiers de journaux et travaille à les mettre par ordre en xxx. ce qui peut m'instruire à cet égard. Je les arrange tous en remontant jusqu'à mes feuilles volantes que je mettrai en ordre une autre fois. Je vais remettre mes cahiers de journaux sur mon bureau (cela est égal, il n'y vient personne) et je vais chez elle beaucoup plus content qu'auparavant. Je la trouve dans son lit dormant et j'en suis bien aise. [...]

## BIBLIOGRAPHIE

Philippe, comte de Sainte-Aldegonde de Noircarmes, seigneur de Rieulay et de Roisin (1747-1821), Archives des Yvelines

Cinq cahiers (E 1993-1994)

1. Journal de ma vie, servant de suite à celui qui a été commencé le lundi 6 9<sup>bre</sup> 1775, à Rieulai, au mat., vers 11<sup>h</sup> ½, aux mêmes condit.

Celui-ci a été commencé à Valenc. au pot d'étain, le mardi 19 X<sup>bre</sup> 1775, vers 2<sup>h</sup> ½ ap. midi.

*[13 x 17,5 cm, 2 p. de couverture, 70 p. écrites et paginées, 72 p. blanches]*

2. Journal de ma vie, cahier commencé le lundi 6 mai 1776, à 9<sup>h</sup> ½ + 10 min. du mat., à Rieulai, servant de suite à celui broché commencé le samedi 27 avril 1776, à 6<sup>h</sup> ½ - 4 min. du mat., id.

*[9,5 x 16 cm, 2 p. de couverture, 102 p. écrites et paginées]*

3. Journal de ma vie, cahier commencé le mercredi 14 mai 1776, à 5<sup>h</sup> ½ du mat. + 10 min., à Rieulai, servant de suite au cahier commencé le lundi 6 mai 1776, à 10<sup>h</sup> + 10 min. du mat., id.

*[13 x 18 cm, 2 p. de couverture, 74 p. écrites et paginées]*

4. ~~Cahier~~ Journal de ma vie, cahier commencé le mardi 21 mai 1776, à 2<sup>h</sup> ½ ap. midi + 4 min., à Rieulai, servant de suite au cahier commencé le lundi 16 mai 1776, à 10<sup>h</sup> 10 m. du mat., id.

*[13 x 18 cm, 2 p. de couverture, 107 p. écrites et paginées, 3 p. blanches à la fin]*

5. Cahier sans couverture ni titre, le texte commence tout de suite, au « Mardi 8 avril 1777 »

*[8,5 x 13,5 cm, 28 p. écrites et paginées]*

\*

Recueil de lettres (E 1991) :

- Recueil de mes lettres écrites depuis le 1<sup>er</sup> juin [1774]

*[Cahier sans couverture, 14 x 19 cm, 32 p. écrites et paginées]*

- 2<sup>e</sup> volume de mes lettres écrites en 1775

*[Cahier sans couverture, 16,5 x 21 cm, 92 p. écrites et paginées, « commencé le 18 mars 1775 et fini le mardi 18 juillet 1775 »]*

Et le recueil des lettres reçues du 19 avril au 20 juin 1773 d'un « ami » qui a essayé d'abuser de sa confiance *[Cahier de 36 p.]*

\*

Véronique Debernady, *Une correspondance nobiliaire du XVIII<sup>e</sup> siècle : la famille Marnix de Sainte-Aldegonde*, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction de Jean Meyer, Université de Paris-Sorbonne, 1980, 403 p.

Cote archives des Yvelines : 9J 81

[En Annexe IV, p. 216-297, on trouve la transcription de la plus grande partie du Cahier 4, du 24 mai au 1<sup>er</sup> juin 1776 ; et en Annexe VII, p. 309-392, la transcription intégrale du Cahier 1, du 19 au 31 décembre 1775].

\*

*Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, édition critique établie et annotée par R. A. Leigh, tome XXXIX, janvier 1772-décembre 1774, The Voltaire Foundation, Oxford, 1981 [Lettres 7028 à 7030, p. 221-233].

Philippe Lejeune, « Au jour d'aujourd'hui », in *Lettre et journal personnel*, dossier du n° 32, 2006, d'*Épistolaire. Revue de l'A.I.R.E.*, p. 57-70.

\*